

Un chalutier hollandais pêche industriellement à 30 miles (environ 50 km) au large des côtes de Mauritanie, bouleversant l'équilibre écologique, et économique du pays.



Pêche industrielle, pollutions... la fin des poissons? **LA MER EPUISEE**

L'heure est grave. On pille, on détruit, on pollue les océans, et c'est la mort des poissons. Les scientifiques et les ONG ont peur. Les uns publient livres et études, les autres tentent d'intercepter les navires-usines... Tous proposent des solutions pour sauver ce bien commun de l'humanité. Mais n'est-il pas déjà trop tard?

PAR EMMANUELLE JARRY



56 matchdocument

Samedi 7 avril, veille de Pâques, l'océan est plutôt calme. De petites vagues formées par une brise caressante viennent lécher les plages du Finistère. David Donnart, pêcheur de bar à la ligne, s'apprête à sortir en mer pour la deuxième fois de la journée. Entre avril et septembre, il laisse son bateau au mouillage dans un « p'tit coin à l'abri », Le Vorlen, entre la pointe du Raz et la pointe du Van. En seize ans de métier, l'homme a vu la taille des bars diminuer comme peau de chagrin. « Autrefois, on capturait des spécimens de 5 à 7 kilos ; aujourd'hui, on dépasse rarement les 3 kilos. » Les chalutiers industriels, qui pêchent tout ce qui bouge, sont en cause. Or, plus un bar est gros, plus son prix au kilo est élevé. Il lui faut donc pêcher plus pour gagner parfois moins. Mais qu'importe, son métier est une passion. La pêche peut durer jusqu'à quatre heures sur son bateau, dont il connaît précisément la longueur – 8,86 mètres – baptisé « Euredenn », fiançailles en breton. A un tel rythme de fréquentation de la mer, on pourrait même parler de mariage. Cependant, tous les membres de l'Association des ligneurs de la pointe de Bretagne pratiquent le repos biologique. Chaque année, du 15 février au 15 mars, l'abstinence est de



Si on ne change pas, les océans seront vidés en 2050 !

rigueur. Pas de sortie en mer. Une gestion intelligente de la ressource pour

voir plus loin que le bout de leur bateau. Les industriels de la pêche, eux, ont la vue courte. Un mois de repos biologique se chiffrerait non pas en jours mais en millions d'euros. Aussi, leurs énormes chalutiers pêchent sans répit, toute l'année, toujours plus loin, toujours plus profond, malgré la fragilité des stocks. Les conséquences font froid dans le dos. Une étude, publiée en 2006, conduite par un chercheur canadien, Boris Worm, entouré de plus d'une dizaine de confrères appartenant à différentes universités nord-américaines, a montré qu'avec un effort de pêche constant il n'y aura plus de poissons dans la mer en 2048. Le Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE) s'est penché sur la question après que cette étude a été contestée par certains. La conclusion est tombée comme une guillotine deux ans plus tard : en 2050, il n'y aura en effet plus de poissons dans les océans si on ne change rien.

« Une mer sans poissons »* est le titre anxiogène d'un livre coécrit par Philippe Cury, chercheur à l'Institut de recherche pour le développement, à Marseille, et le journaliste Yves Miserey. Les deux auteurs montrent que la pêche



contemporaine est prédatrice. Avec l'amélioration des moyens technologiques, on est passé de l'exploitation à la surexploitation des océans, dont les trois quarts sont dans une situation critique. En mer du Nord, 88 % des ressources marines subissent une pression trop forte. En cinquante ans, les prises ont été multipliées par cinq : on est passé de 20 à 100 millions de tonnes annuelles. Philippe Cury parle de « razzia ». On pêche trop mais aussi des espèces en voie de disparition, comme l'esturgeon, le grenadier, le requin. « Ça ne vous viendrait pas à l'esprit de manger du panda ? » lance-t-il, provocateur. La pêche de l'empereur en eaux profondes, commencée au début des années 90, a été fermée en 2010. Extinction commerciale de l'espèce en vingt ans ! Claire Nouvian a créé l'association Bloom fin 2004. Elle milite contre la pêche en eaux profondes. La langue de bois, elle ne connaît pas. Elle lit toutes les études, voyage entre l'Asie, l'Europe et les Etats-Unis pour dénoncer « un océanocide ». Sur la page d'accueil de son site, www.bloomassociation.org, une image : un nuage nucléaire en forme de champignon sous l'eau et à la surface, un énorme chalutier avec cette phrase : « La pêche en eaux profondes est une arme de destruction massive. » Sans compter que les poissons sont particulièrement pollués, bourrés de métaux lourds. L'Agence nationale de sécurité sanitaire (Anses) déconseille leur consommation aux enfants de moins de 30 mois. Si c'est dangereux à 2 ans et demi, pourquoi pas à 3 ? C'est pourtant ce qu'on retrouve dans les assiettes des cantines : du hoki de Nouvelle-Zélande, à une époque où, soit dit en passant, il est de bon ton de respecter des cycles courts. De même, la saumonette entre dans la composition de nombreux plats cuisinés. Un joli nom pour du requin, vendu également sous l'appellation « veau de mer ». François Chartier, chargé de campagne Océans pour Greenpeace France, est pessimiste. « La taille des poissons a



De haut en bas : François Chartier, chargé de campagne Océans à Greenpeace. Claire Nouvian, fondatrice de l'association Bloom pour la préservation des espaces maritimes. Gilles Bœuf, président du Muséum national d'histoire naturelle à Paris.



A bord des chaluts-usines, le poisson est directement trié, taillé, pesé, congelé.



57

fortement diminué. On prélève beaucoup trop de juvéniles ou de reproducteurs. Et de conclure : le portrait est noir, la situation des océans est inquiétante.»

A l'Ifremer, on ne fait pas de vagues. Ce n'est pas dans l'intérêt des chercheurs. N'oublions pas que l'acronyme Ifremer signifie Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer. Alain Biseau, coordinateur halieutique scientifique à la station de Lorient, refuse d'être alarmiste : «Tout n'est pas négatif. Si l'on considère les débarquements de poissons en métropole en 2010, 15 % proviennent de stocks pour lesquels on est en situation de bonne exploitation. J'ai le sentiment, au moins dans les eaux européennes, d'une amélioration des ressources. Ce n'est pas blanc ou noir ; les nuances existent. On ne peut pas mettre dans le même panier le merlu, qui subit une pression de pêche très légèrement supérieure mais dont le stock est en voie de rétablissement, avec la situation préoccupante de la morue en mer du Nord.» On le croit. Disons plutôt qu'on veut y croire, tant l'idée de vider la mer paraît scandaleuse. Ça ne sort pourtant pas d'un film de science-fiction mais d'un livre d'histoire. Le drame a déjà eu lieu au Sénégal avec le thiof (grand mérrou), comme le rappelle Philippe Cury, ou à Terre-Neuve avec l'effondrement de la population de morues, une des plus graves crises halieutiques du XX^e siècle. L'interruption de cette pêche dans les années 90 a eu des impacts socio-économiques très larges, notamment le chômage de plusieurs dizaines de milliers de personnes. Malgré le moratoire sur la pêche, les morues ne sont pas revenues. Pourtant, «la mer est très patiente avec nous», affirme Daniel Pauly, professeur à l'université de Colombie-Britannique, à Vancouver, considéré comme un des plus grands spécialistes au monde des pêches. Que se passe-t-il donc à Terre-Neuve avec les morues ? L'homme a tout simplement modifié l'écosystème. Il est occupé à présent par d'autres espèces, notamment les harengs qui mangent les larves de morue. Par ailleurs, la prolifération des phoques, gros consommateurs de pois-

Le merlu se rétablit, mais la morue est décimée en mer du Nord

sons, suite aux campagnes antichasse, empêche le retour des morues, selon Alain Biseau. Enfin, les crevettes, autrefois mangées par les morues, ont proliféré. Leur pêche, très lucrative, conduit à la capture de nombreuses petites morues qui n'ont pas eu le temps de se reproduire, selon Daniel Pauly. D'où l'importance de pratiquer une pêche sélective, qui réduit les prises accessoires, et d'adopter une approche écosystémique. La question a été soulevée en 2002 au Sommet mondial sur le développement durable, à Johannesburg. La



prise en compte des écosystèmes est un des enjeux majeurs du XXI^e siècle en matière de pêche. La réalité est tout autre. La société hongkongaise Pacific Andes a investi 100 millions de dollars en 2008 dans un ancien navire-citerne, aussi long que deux terrains de football et muni d'une flotte de chalutiers qui pêchent en aspirant les poissons. L'espèce concernée : le chinchard, destiné à être transformé en farine. Même réalité pour la pêche au krill en Antarctique – cette petite crevette est la nourriture des baleines mais, réduite en farine, c'est aussi celle des poissons d'élevage.

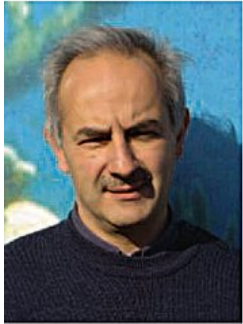
Daniel Pauly renchérit avec l'humour qui le caractérise et ce malgré la gravité de la situation : «On agit avec les océans comme un vieux qui déciderait de

prendre tout son argent et de le dépenser en une nuit à Las Vegas au lieu de le placer à la banque et de vivre des bénéfices. Si on laisse un stock de poissons tranquille, il augmente. Il faudrait ne pêcher que le surplus, les bénéfices en quelque sorte, sans toucher au capital.» Cela suppose une forte volonté politique pour faire respecter les quotas produits par les scientifiques. Or, avant que des ONG comme Greenpeace ne s'en mêlent, les scientifiques recommandaient de ne pas dépasser 15000 tonnes de thon rouge. (Suite page 58)

Au port d'Arès, dans le bassin d'Arcachon, Jacques Dupart, petit pêcheur traditionnel part en mer tous les matins à 4 heures. Il en rapporte des mules, des dorades, des soles, des seiches, que les clients sarrachent en moins de 2 heures !



58matchdocument



Philippe Cury, chercheur à l'Institut de recherche pour le développement.



« Une mer sans poissons », de Philippe Cury et Yves Miserey, éd. Calmann-Lévy.



Près d'un vaisseau taïwanais, entre la Polynésie française et les îles Cook, des canots de Greenpeace protestent contre la pêche pirate. L'espèce la plus menacée : le thon.

Les politiques ont alors placé la barre à 30 000, par peur de mouvements sociaux. Avec les prises illégales, parce qu'on a fermé les yeux, on est arrivé à un chiffre avoisinant les 60 000. Autre problème politique complètement tabou : les subventions. Daniel Pauly dit tout haut ce que certains chercheurs de l'Ifremer n'osent même pas penser tout bas : « J'ai travaillé sur les subventions au niveau global. Il n'y a que la Chine, la Corée et le Japon qui donnent plus de subventions que l'Europe. Les professionnels ont extorqué des sommes ahurissantes à l'Etat français. Ils empêchent tout débat sur la question. Or, c'est l'argent du contribuable. Quand le prix du gazole grimpe, si les subventions ne sont pas augmentées, les pêcheurs bloquent les ports. Plutôt que d'utiliser les subventions pour soutenir la pêche de stocks épuisés, on ferait mieux de les employer à inciter les pêcheurs à partir à la retraite. » En France, Claire Nouvian dénonce également ces subventions qui aident à renouveler les flottes de pêche industrielle et à augmenter la capacité des grands chalutiers.

La pêche industrielle décrocherait 90 % des quotas

Sans les subventions, pas de pêche. Le rapport dépenses-recettes est déficitaire, ne serait-ce qu'au regard des énormes consommations de gazole que suppose la sortie en mer de ces vaisseaux de plusieurs dizaines de mètres, qui brûlent 7 000 litres de carburant par jour contre 30 à 100 litres pour un petit bateau. Mais David Donnart, lui, n'a pas vu l'ombre d'une subvention cette année. « Nous sommes les derniers de la classe. »

A Sète, Guy Vaudo pêche à la palangre, au filet, en plongée. Multiplier les pratiques et les espèces (dorade, loup, sole, turbot) est la seule solution pour « vivoter » de ce métier. Cet homme attend la redistribution des quotas en 2013, avec l'espoir d'en obtenir

pour la pêche au thon à la ligne, « sinon ça va être difficile de continuer à vivre alors que nous pratiquons une pêche durable et sélective ». Il annonce les chiffres : « La pêche industrielle obtient 90 % des quotas. » La Politique commune de la pêche (PCP), outil de gestion de l'Union européenne, a mis l'accent sur la nécessité de « renforcer le développement d'entreprises économiquement viables ». On en est loin. Tous les spécialistes qui tirent la sonnette d'alarme affirment qu'il existe des solutions. En un mot, pêcher mieux, laisser aux écosystèmes le temps de se reconstituer, en créant, par exemple, des zones marines protégées. Cela suppose une gestion commune des océans, mais aussi des sacrifices, des efforts et une période transitoire difficile.

Le mot d'ordre : diversifier notre consommation. En cela, les chefs cuisiniers ont un rôle à jouer. Gaël Orioux, au restaurant étoilé Auguste, à Paris, dans le VII^e arrondissement, mitonne des espèces peu connues, comme la cardine, frite en feuille de brick à la verveine, ou le chinchard, à la thaï, au curcuma et au combava. « Quand j'étais jeune, j'étais plongeur. Sous l'eau, je voyais des tas d'espèces qu'on ne retrouve pas sur les étals des poissonniers. En 2007, on parlait de la raréfaction du cabillaud, des anchois... On ne nous disait pas ce qu'on pouvait manger. J'y suis allé au culot. J'ai demandé un rendez-vous au ministère. Le Centre national de la mer travaillait à l'époque sur une idée de liste de poissons consommables. Ainsi, le site Internet mrgoodfish.com réactualise tous les mois les espèces qu'on peut consommer sans mauvaise conscience. » Etant donné qu'on ne peut pas manger tous les jours le bar de ligne de David Donnart à 45 euros le kilo, changeons nos habitudes alimentaires avant qu'il ne soit trop tard. Variions les plaisirs : berlingot de mer, plie, tacaud... et sauvons aussi les océans à coups de fourchette, à poisson. ■

Emmanuelle JARRY

ESPADON, THON, LAMPROIE ATTENTION DANGER!

Outre la pêche, d'autres menaces pèsent sur la biodiversité marine : la pollution issue des activités terrestres (exploitation minière, métallurgie, combustion de déchets...), notamment aux métaux lourds et aux organochlorés, comme les pesticides, les dioxines ou les PCB - utilisés dans l'industrie jusqu'en 1987, aujourd'hui interdits mais encore présents dans les sédiments marins et les rivières. Les métaux lourds (méthylmercure) s'accumulent dans la chaîne alimentaire, des petits poissons aux grands prédateurs que l'homme finit par manger. Gilles Boëuf, président du Muséum national d'histoire naturelle, est clair : « Il est fortement déconseillé de manger, par exemple, de l'espadon plus de deux fois par semaine. La pollution est

présente sur l'ensemble de la planète. Il n'y a pas d'humain dans l'Arctique et pourtant on a retrouvé des PCB et autres produits chimiques industriels dans le lait des femelles otaries, phoques et ours blancs. Aujourd'hui, le sperme des hommes européens est moins fécondant, ce serait lié aux pesticides. » L'Agence nationale de sécurité sanitaire (Anses), met en garde contre la consommation de certains poissons contenant des métaux lourds chez les femmes enceintes et les enfants de moins de 30 mois. Elle avertit : pas plus de 150 grammes par semaine pour les unes et pour les seconds, pas plus de 60 grammes de lotte, bar, bonite, dorade, raie... Le thon, la lamproie, les requins, les marlins... sont totalement prohibés pour cette catégorie

de population. Le méthylmercure est toxique pour le système nerveux central du fœtus et pendant la petite enfance. Il provoque des troubles comportementaux et des retards de développement. Claire Nouvian s'interroge d'une nouvelle étude montrant la présence de neurotoxines dans les ailerons de requin. Or, elles se fixent en général sur les parties grasses : « Quand on en retrouve dans les cartilages, c'est mauvais signe. Cela prouve que la concentration est très élevée. » Les nutritionnistes nous ont appris que le poisson est bon pour la mémoire et bourré d'oméga 3. Oui, mais pas uniquement. Aussi, il est préférable d'en surveiller la consommation : c'est mieux pour la planète et pour notre santé. E.J.